

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 9

MONTREAL, MARDI, 20 OCTOBRE 1846.

No. 74

## EXTRAITS DES ANNALES DE L'ARCHICONFRÉRIE.

Parmi tous ces faits merveilleux, celui qui a fait l'impression la plus vive et la plus profonde, parce qu'il a été le plus éclatant, c'est la guérison opérée le 16 décembre 1843, dans la personne de mademoiselle Pauline Dumortier, jeune personne appartenant à une des premières et des plus respectables familles de Tournai. Nous allons en donner l'histoire écrite par la jeune personne elle-même à la sollicitation de sa famille, et pour rester, ainsi qu'on le lui avait promis, dans les archives de cette famille, comme un monument de la protection de la très sainte Vierge, mais qui a été livrée à l'impression à son insu pendant qu'elle était venue à Paris, accompagnée d'une partie de sa famille, faire un pèlerinage de neuf jours d'actions de grâces au saint autel du Cœur immaculé de Marie à Notre-Dame-des-Victoires.

### GUÉRISON DE Mlle. PAULINE DUMORTIER, DE TOURNAI.

“ La guérison de Mlle. Pauline Dumortier présente des caractères si remarquables, et a été accompagnée de circonstances si extraordinaires, qu'il n'est pas étonnant qu'elle ait fixé, au plus haut point, l'attention publique. Mlle. Dumortier s'était acquise l'estime générale par sa grande piété et son active bienfaisance : aussi tout le monde portait-il le plus vif intérêt à son état.

“ Atteinte depuis 45 jours d'une maladie des plus graves, la surprise fut grande, lorsqu'on apprit que le samedi 16 décembre dernier, à 8 heures 12 minutes du matin, tandis que l'on célébrait pour elle le saint sacrifice de la messe, à la chapelle de l'Archiconfrérie du saint Cœur de Marie, érigée en l'église de Notre-Dame, elle avait été instantanément et radicalement guérie, sans convalescence et sans qu'il restât aucune trace de la maladie. Le lendemain, elle se rendit à la messe, et après-midi au salut de l'Archiconfrérie, où plusieurs milliers de personnes s'étaient portées pour s'assurer, par elles-mêmes, d'une guérison aussi providentielle, et rendre grâce à Dieu de cet admirable événement. Depuis lors son état ne s'est pas démenti, et à aucune époque de sa vie, sa santé n'a été plus parfaite.

“ A la demande de quelques personnes pieuses, Mlle. Pauline Dumortier a bien voulu, immédiatement après sa guérison, écrire une relation de sa maladie. Des copies en ont circulé, et le Conseil d'administration de l'Archiconfrérie, s'en étant procuré un exemplaire, il a cru n'être pas indiscret en la publiant : d'autant plus que divers journaux en ont publié des relations qui, quoique vraies au fond, contiennent dans les détails de graves inexactitudes. On a pensé que l'on ne pouvait assez proclamer un bienfait aussi signalé, et qu'il était juste que ceux qui n'avaient pu entendre Mlle. Dumortier, pussent au moins la lire ; qu'enfin, c'était une bonne œuvre que la publication de cette narration simple et touchante qui est comme une action de grâces envers celle que l'on nomme à juste titre *le salut des infirmes*.

“ Nous ne donnons pas cette guérison, subite et inattendue comme miraculeuse ; loin de nous de vouloir prévenir le jugement de l'Eglise, à qui seule il appartient de prononcer en cette matière.

### “GLOIRE, AMOUR AU SAINT CŒUR DE MARIE !

“ Il y a deux jours que je sentis les atteintes d'une gastrite : difficulté de digérer, constipation obstinée, douleurs de tête continuelles, fréquentes migraines avec vomissements accompagnés d'efforts très douloureux. Les soins de la faculté, le régime, n'obtinrent jamais que des résultats momentanés : depuis environ six mois je devins de plus en plus souffrante ; la gastrite paraissant changer de siège, les douleurs d'entrailles surpassèrent celles d'estomac ; la constipation devint plus obstinée, et je fus presque entièrement privée de sommeil.

“ Vers la fin d'octobre, le mal s'aggrava, la fièvre survint, je fus obligée de m'aliter, et à la gastrite se joignit, le 2 novembre, au jugement du médecin, une fièvre muqueuse. La diète la plus sévère me fut alors prescrite ; j'étais incapable de quitter le lit. Je ne pouvais avaler les liquides même qu'avec une grande difficulté, à cause d'une inflammation aphtheuse dans la bouche et dans la gorge. Je ne dormais plus, et je souffrais cruellement d'une rétention d'urine. On proposa d'employer la sonde, mais je n'y consentis point ; et la grande faiblesse faisait, d'ailleurs, un si pénible effet sur l'ensemble du systé-

me nerveux qu'on craignit de me contraindre.

“ Vers le 15 novembre, la maladie parut se compliquer : une violente irritation d'intestins et autres symptômes trop longs à détailler, déclarèrent la présence d'une péritonite aiguë très caractérisée. On m'appliqua alors, en différentes fois 156 sangsues ; on employa aussi les bains, qui, comme les sangsues, me procuraient toujours un soulagement momentané ; j'en ai pris 40. Il est facile de comprendre que ces remèdes, joints à la diète et aux souffrances intenses, m'avaient mise dans un grand état de faiblesse, et lorsque je faisais quelque mouvement, il survenait un évanouissement souvent prolongé. Je n'avais point de sommeil ; mais le moindre assoupissement était accompagné de délire. Cependant, vers le 28 novembre, une légère amélioration dans mon état parut se manifester et se maintint quelques jours. On la prit pour les indices d'une convalescence. Je n'avais aucun désir, et ne sentais aucun besoin d'aliments. On essaya cependant de m'en faire prendre. La difficulté de digestion se reproduisit d'abord ; le bouillon de veau le plus léger, une petite dose de tapioka dans un peu de lait me causaient les plus grandes douleurs d'estomac, et même au moment où je l'incorporais, j'avais un hoquet convulsif non moins pénible, peut être, aux personnes présentes qu'à moi-même. La douleur que me causaient les aphthes, qui n'étaient pas guéries, se faisait aussi alors plus violemment sentir. Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge, mon mal devint beaucoup plus grave. Dès ce jour se montra, d'une manière plus forte, le gonflement du ventre occasionné par le retour de la péritonite et la continuité de la rétention d'urine ; mes douleurs augmentèrent et devinrent plus aiguës. Toutes les nuits étaient doublement agitées, et ces agitations étaient accompagnées d'un gémissement de dents presque continuel. La respiration était douloureuse et précipitée. Si la douleur de ma famille ne m'eût donné un certain empire sur moi-même, mes cris et mes gémissements eussent été continus. Cependant l'enflure faisait des progrès de jour en jour, et le médecin déclara, le 15, à ma mère, que l'hydropisie se manifestait et qu'il craignait même un épanchement, c'est-à-dire une fin prochaine. Le 13, le 14 et le 15, les progrès de l'hydropisie se montraient d'heure en heure, et les alarmes autour de moi allaient croissant. Le 14 j'essuyai un violent accès convulsif où l'on pensa me voir expirer. Le 15 fut une journée affreuse. Les aphthes avaient gonflé et étaient devenues comme de petits ulcères ; il s'ensuivait une difficulté extrême d'avalier. Le plus léger mouvement me causait des douleurs inexplicables. On n'avait pu toucher à mon lit depuis le 12. Je ne pouvais plus supporter de cataplasmes, et les couvertures, même les plus légères, étaient un poids qu'il m'était impossible d'endurer. Les douleurs de tête et l'écablissement étaient au comble, et me donnaient une espèce de délire pendant lequel, m'a-t-on dit, je chantais sans cesse des cantiques à la sainte Vierge. La nuit fut une nuit d'angoisses. C'était une sorte d'agonie, car les extrémités étaient froides, et une espèce de sueur mortelle me couvrait entièrement.

“ Ma famille, qui, dès le début de ma maladie, avait recouru à la sainte Vierge pour obtenir, en ma faveur, soulagement et guérison, avait intéressé à ma situation un grand nombre d'âmes pieuses. On avait successivement sollicité plusieurs neuvaines. — Vers le 7 décembre, remarquant avec douleur que bien loin de faire des progrès, mon état et l'interruption prolongée des fonctions de la nature dénotaient un véritable marasme, mes chers et bien-aimés parents avaient senti le besoin de réclamer encore, avec plus d'instances, la puissance et la bonté de Marie. Une neuvaine en l'honneur du Cœur Immaculé fut commencée le 8 dans plusieurs couvents ; on me fit part de ces marques d'une affection pieuse, et, dès lors, j'eus la conviction intime que la fin de cette neuvaine déciderait pour moi de la vie ou de la mort. Il me semble que, à part la peine que j'éprouvais en voyant les alarmes de ma famille ; j'étais indifférente pour le résultat, et disposée à accepter tout ce que le bon Dieu voudrait. — Mardi 12 au soir, M. le Doyen Respilleux vint consoler ma mère et racima son courage en lui parlant de la puissance et de la bonté du Cœur Immaculé de Marie. Elle monta près de moi un peu moins abattue, me disant que M. le Doyen lui avait promis de célébrer la Messe, pour ma guérison, à l'autel privilégié de l'Archiconfrérie, le samedi 16, dernier jour de la neuvaine. Cette annonce me fit une grande impression. Un mouvement spontané de confiance dilata mon âme, et je répondis aussitôt à Maman, samedi à huit heures et demie, je serai guérie.” Dès ce moment,